



Enregistré comme matière de seconde classe au bureau de poste de la ville de New York.

Un Oiseau Sans Plumes.

Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
LA FONTAINE.

“A tout seigneur tout honneur,” dit un vieux proverbe, et voici en quelle circonstance, il y a quelques années, je dus m'efforcer d'être complaisant à l'égard d'un personnage distingué en visite à Québec.

Le gentilhomme en question qui, soit dit en passant, est un savant et un littérateur d'un grand mérite, se prit d'intérêt pour l'étude des poissons des environs de notre ville et de la pêche qu'on leur fait. Je lui avais décrit en termes si élogieux nos lacs incomparables et les belles truites aux différentes nuances qui les habitent, qu'il manifesta le désir de visiter ces endroits.

Je lui fis l'offre de mes services; un canot fut retenu, et, m'étant pourvu de cannes à pêcher, lignes, hameçons, enfin de tout l'attirail nécessaire, je me préparai à le recevoir, ainsi que madame la duchesse, leur fils et leurs deux filles.

Au jour convenu, par une belle après-midi de juin, nous partîmes en voiture, en route pour un lac en renom, à quelques douze milles de la ville (1).

Les nobles étrangers furent bientôt installés dans le canot, qui ne tarda pas à glisser mollement sur le calme et poli comme un miroir; mais pas une truite ne put être prise pour corroborer les rapports enthousiastes que j'avais faits.

J'étais mortifié et désappointé en même temps de leur peu de succès.

M'étant placé sur l'avant du canot, je déployai tout le savoir faire que plusieurs années de pratique m'avaient appris; mais ce fut en vain, pas une truite ne se montra.

Je me retournai pour voir à quoi mes hôtes passaient leur temps. Je les vis en frais de disséquer une fleur des champs ramassée sur la route, la comparant avec d'autres de même famille qu'ils avaient connues en Europe.

Ce noble personnage, en mentionnant le nom scientifique de cette fleur, me demanda s'il existait d'autres espèces de la même famille en Amérique. Cette question était de nature à ajouter à mon embarras, et je dus avouer que mes connaissances en botanique n'étaient pas assez étendues pour me prononcer sur un tel sujet. Un profond silence s'ensuivit jusqu'au moment où, jetant les yeux sur des rochers voisins, il me demanda si je pouvais lui dire de quelle formation ils étaient. Evidemment, me dis-je, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour entretenir de tels savants. Et ma réponse, en fait de géologie, ne fut guère plus heureuse que la précédente.

Tenant cependant à établir mes titres à des connaissances de quelque nature, je me tournai vers le duc, et lui dis d'abord, qu'en Amérique, le nombre des personnes qui consacraient leur temps à des études scientifiques étaient très restreint.

(1) Le lac Beauport.

“Pourquoi cela, demanda-t-il?”

“Parce que cela ne paie pas; et, dans ce pays-ci, chacun a besoin de tout son savoir et de toute son énergie pour faire de l'argent; et l'homme de science a bien peu de chance d'arriver à la fortune. Cependant, ajoutai-je, Votre Grâce ne doit pas se former une opinion du degré de connaissances des habitants de ce pays par mon ignorance de la botanique et de la géologie. Nous nous efforçons tous d'acquérir quelques connaissances particulières dans les arts ou les sciences. Quelques-uns cultivent la musique, d'autres dessinent, s'occupent de peinture ou de choses qui sont utiles ou agréables. Quant à moi personnellement, étant amateur de chasse et de pêche, je suis devenu familier avec les différentes variétés d'oiseaux et de poissons de ce pays, et je serai heureux de mettre au service de Votre Grâce, mes connaissances en ornithologie et en pisciculture.”

“Merci,” répliqua le noble duc, “je connais très bien vos oiseaux américains, et je puis dire à leur chant le nom de plusieurs d'entre eux. Ainsi, l'oiseau que nous entendons en ce moment est le merle,” ce qui était vrai, et j'en conclus qu'en effet il connaissait nos oiseaux, au moins celui-ci.

Un peu plus loin, un autre chanteur attira son attention. “Vous connaissez sans doute cet oiseau, me dit-il?”

“Oh! oui, répliquai-je, je le connais bien; ils sont très nombreux dans les environs, et de fait, ils le sont partout.”

“Je le connais aussi, dit Sa Grâce, c'est le... le... j'ai son nom sur le bout des lèvres... c'est bien singulier que je ne puisse le nommer. Comment appelez-vous donc cet oiseau?”

Chacun son tour, dis-je en moi-même, en voyant l'embarras du duc, et je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine satisfaction en pensant jusqu'à quel point il venait de se prendre dans ses propres filets.

Après un profond salut, je lui dis: “cet oiseau, Votre Grâce, est appelé un rossignol irlandais; mais c'est en réalité un oiseau d'un autre plumage, ou plutôt c'est un oiseau sans plumes, c'est une grenouille...”

J'observai du coin de l'œil l'effet de cette réponse chez mes nobles hôtes, mais les regards qu'ils portèrent sur moi étaient empreints de la plus parfaite incrédulité. Sa Grâce me dit que j'étais dans l'erreur, qu'il connaissait bien cet oiseau, seulement qu'il ne s'en rappelait pas le nom dans le moment.

Je ne voulus pas, par déférence, engager une discussion à ce sujet avec un personnage aussi distingué. Je me contentai de lui dire que l'objet en question était tout près, et je fis signe au rameur de nous y conduire.

Quelques coups d'aviron suffirent pour nous rapprocher du rivage auprès d'un tronc d'arbre renversé et en partie submergé, et sur l'extrémité duquel était assise une petite grenouille qui, à notre vue, fit un bond et plongea dans le lac. Sa Grâce, rougissant quelque peu,

avoua “que ça lui paraissait bien être une grenouille après tout.”

Je saluai de nouveau, tout en faisant remarquer, en souriant, le plaisir que j'éprouvais, de ce que Sa Grâce ne quitterait pas l'Amérique avec l'idée peu favorable qu'elle pouvait s'être formée du savoir scientifique de quelques-uns de ses habitants d'après mon ignorance personnelle de la botanique et de la géologie.

Et si je raconte cet incident, ce n'est pas dans l'intention de faire voir la manière dont je me suis tiré d'affaire dans une circonstance critique, mais bien pour prouver une fois de plus que personne, quelque élevé que puisse être son état social, ne peut se vanter d'être parfait, et que les plus savants même pèchent toujours par quelque côté.

J. U. GREGORY.

Le Plus Grand des Amours.

Elle a dix ans. Des cheveux bruns tombent en lourdes masses sur ses épaules; quelques-uns voltigent sur son front enfantin, dont ils laissent voir les contours harmonieux. Sur sa joue fraîche et rose, une petite fossette s'aperçoit à chaque instant, car un rien fait rire l'enfant.

Elle est habillée d'une robe de velours bleu foncé que dépasse une fine broderie, ses bas de soie sont grenat, sur de petits souliers en peau de daim s'épanouit un nœud rouge.

Assise près du foyer sur un tabouret, aux pieds de sa mère, elle joue avec le chat blanc qui fait patte de velours. Tout à coup, levant ses yeux noirs pleins d'une tendre gaieté, elle dit:

—Mère, vois-tu, quand je serai grande...

—Que feras-tu?

—Je t'aimerai encore plus, puis...

—Puis?

—Je serai toujours ta fille chérie?...

—Certainement.

—Je sais bien ce que je veux dire, moi...

—Et tu veux dire?...

—Que je n'aimerai jamais que toi, et mon papa... jamais, jamais!...

Elle a vingt ans. Il est minuit, tous les bruits sont éteints. Sur la haute cheminée, deux candélabres d'argent sont allumés. D'anciennes tapisseries d'Orient couvrent les portes; leurs plis s'étendent encore sur le tapis moelleux.

Des roses blanches dans une coupe de lapis envoient un parfum pénétrant. Sur une table de cristal incrustée d'argent sont amoncelés les présents offerts à la jeune mariée.

Elle, assise sur un coin du canapé de satin vert, enveloppée d'un peignoir de laine blanche à flocons de soie, appuie sa belle tête rêveuse au coussin.

Ses cheveux sont relevés en un gros nœud tordu, son visage est légèrement pâle; le regard de la jeune femme est tendre et inquiet tout ensemble.

Une portière s'est soulevée.

—C'est lui!

Lui, ébloui de son bonheur, cloué par son ivresse même à ce coin qu'il n'ose franchir.

Mais il a rencontré un regard, le regard de ces beaux yeux noyés dans l'ombre de leurs cils et le voici près d'elle, la serrant sur son cœur.

—Bonheur ineffable, pensait-elle, rien au-dessus de toi!

Deux ans plus tard... Le soleil est déjà haut, mais dans la serre que recouvrent d'élégantes toiles, il fait frais.

Au milieu des mousses et des fleurs, entre deux palmiers, est suspendu un tout petit hamac indien brodé de plumes d'oiseau-mouche, un bel enfant y est couché, il dort.

Elle, debout, regarde ce trésor, son bien; ses doigts donnent de temps à autre une légère impulsion à la corde qui suspend la petite nacelle aérienne.

Le visage rayonnant, elle attend le réveil; ce réveil où s'ouvriront subitement les doux yeux bleus comme s'épanouit sous un rayon la pervenche au bois; où les petits bras tendus, le sourire à la bouche, l'enfant, en la voyant, dira: maman!

Et elle murmure:

—Tu es ma vie, enfant adoré! l'amour que tu m'as fait connaître a pris mon être tout entier, il n'en est pas de plus fort!

On est au matin. Tout est sombre pourtant, la neige couvre le sol; au loin déjà retentit le tambour, le clairon sonne.

Elle va et vient dans la pièce. Sa robe est de serge noire, sur sa poitrine est attaché un petit carré de drap blanc ou brille la croix rouge de Genève.

Ses cheveux bruns sont légèrement argentés vers les tempes; elle est encore belle, plus belle que jamais peut-être sous l'impression poignante et noble qui envahit ses traits.

Elle achève un sac de soldat, elle le soulève:

—Qu'il est lourd!

Un pas rapide se fait entendre. Un jeune homme se précipite dans ses bras.

Ses cheveux châtains sont rejetés en arrière et découvrent son front d'ivoire; ses yeux doux et fiers brillent de tendresse et de courage; il a vingt ans. Elle l'adore, elle est encore tout pour lui.

Le clairon sonne de nouveau. Le jeune homme met le sac sur ses épaules larges et gracieuses.

Il s'approche encore d'elle, dont le regard ardent et tendre l'enveloppe tout entier:

—Mère! mère adorée.

Il prend le fusil. Encore le clairon.

—Va, mon fils, fais ton devoir.

Leurs âmes se noient dans un dernier regard.

Il est parti.

Le plus grand des amours, c'est toi qui l'inspire à nos cœurs, toi, à qui la mère peut donner son fils, toi, Patrie!

Institut Canadien-Français.

L'Union Dramatique Canadienne, voulant élargir son cercle d'action, vient de changer de nom. Désormais, cette association sera connue sous le nom de: *Institut Canadien-Français de la ville de New York*. Les officiers de la nouvelle organisation seront choisis dimanche après-midi.

Voici la liste des membres fondateurs:

Alarie Louis	Galarneau Eugène
Amyot Mlle. Hermine	Gauthier Henry C.
Baillargeon Théophile	Gravel Abbé L. N.
Baillargeon Mme. T.	Labelle Joseph
Beauchamp Henri	Labelle Mme. J.
Beauchamp Mme. H.	Laurence L. A.
Beaudry George	Laurence Mme. L. A.
Beaudry Mme. Geo.	Ménard George
Bossue dit Lyonnais L.	Page Anselme
Bossue dit Lyonnais Mme. Page	Mme. Page
Bourguignon A.	Payez Prof. Jacob P.
Bourguignon Mlle. G.	Rhéaume Alphonse
Bourguignon Jos., sr.	Rouleau O. G. W.
Bourguignon Mlle. O.	Rouleau Mme. O. G. W.
Bureau Mlle. Amanda	Sauvé Mlle. Louise
Brault Mlle. R.	Sauvé Mlle. Mathilde
Charbonneau Ulric	Tétreau Abbé F.
Corriveau Abbé E. O.	Tisdelle Alfred
Destremps E.	Tisdelle Mme. A.
Drolet Elzéar	Tisdelle Ephrem
Drolet Mme. Elzéar	Vertefeuille André

MEMBRES HONORAIRES.

Sa Grâce Mgr. Grandin, évêque d'Alberta.
Hon. H. Mercier, Premier ministre de la Province de Québec.
Geo. M. Fairchild, jr., Ecr., Vice Président du Canadian Club, New York.
L. P. Sylvain, Ecr., Ottawa.

L'Institut Canadien sera une société essentiellement nationale, et elle s'occupera de tout ce qui touche de près ou de loin à la nationalité canadienne-française. Elle aura une salle de lecture, une bibliothèque, un musée, un cercle dramatique, une chambre de discussion, et deviendra par la suite société d'encouragement et de protection mutuelle, et encore de secours et de bienfaisance. Le prix d'entrée pour les hommes est de \$1, pour les femmes, 50 cents. La contribution mensuelle sera de 25 cents pour les hommes et de 10 cents pour les femmes.

L'Institut Canadien se dévouera à toutes les œuvres canadiennes, donnera de temps en temps des concerts, des conférences, des soirées dramatiques, et prépare déjà pour le mois de juin prochain une grande excursion à Québec et à la Bonne Ste. Anne.

Voilà au moins une société qui va être utile.

BRETAGNE ET BRETONS.

CONFÉRENCE PAR LE R.P. HAMON, S. J.

La séance littéraire donnée mardi soir sous les auspices de l'Union Dramatique Canadienne, par le R.P. Hamon, S. J., a été un véritable succès. Dans l'auditoire on remarquait Sa Grandeur Mgr. Grandin, M. l'abbé F. Tétreau, curé de la congrégation, MM. les abbés Louis Leduc, de North Adams, Mass., E. O. Corriveau et L. N. Gravel, de l'église canadienne, Alfred Bélanger, de l'Institut des Sourds-Muets, le Frère Champagne, M. le baron de La Rue, le fils du baron de Vereze, etc.

Quoique le mauvais temps en ait empêché un grand nombre de s'y rendre, la salle était cependant bien remplie. L'éloquent conférencier nous a parlé de la Bretagne et des Bretons pendant deux heures et nous a vivement intéressé. Après avoir assisté au départ de Jacques-Cartier et l'avoir vu, lui et ses hommes, recevoir la bénédiction de l'homme de la prière, et perdu dans la brume du port de Saint-Malo, *La Grande Hermine*, *La Petite Hermine* et *l'Émérillon*, nous avons parcouru ensemble la Haute et la Basse Bretagne. Nous sommes allés à la noce, à l'église, à la foire, entrés dans la ferme, mangés de la soupe et de la galette, bu du cidre; nous avons assisté au défilé de la mariée, nous lui avons retiré une épingle, puis jeté quelque chose dans son tablier, mais c'était bien maigre. Quel chien de temps, aussi!

Puis le soir, au coin du feu, non sans frissonner cependant, nous avons écouté la ménagère nous raconter des histoires de fées, de pouls-piquants et de lutins. Et remarquez bien, non pas de ces histoires qu'elle aurait pu entendre raconter,

mais de ces aventures vraies dont elle avait été elle-même le témoin. Nous avions froid dans le dos.

Heureusement qu'à ce moment, le Prof. H. Morin est venu nous jouer un air sur le saxophone qui nous a quelque peu rassurés. M. Morin qui est un ex-saxophone soliste d'harmonies militaires en France, est un artiste véritable. Son interprétation de la *Fantaisie Variée* de Mayseider, ne laisse aucun doute à ce sujet.

Puis un chant de la Bretagne par le chœur de l'Union Dramatique Canadienne, et le R.P. Hamon nous conduisit à Ste. Anne d'Auray. Nous saluons en passant les Menhirs et les Dolmens; on arrive à Ste. Anne d'Auray un jour de grand pèlerinage—c'est le 26 juillet. Toutes les paroisses de la Bretagne y sont représentées; on les distingue aux couleurs variées des costumes que portent les hommes. On vénère un instant la statue de la grande thaumaturge, et on écoute le récit de Nicolasi.

Nous avons rarement assisté à une conférence aussi instructive et gaie à la fois. En terminant le R.P. Hamon est salué par un tonnerre d'applaudissements.

Le Prof. H. Morin nous donne sur son instrument un morceau de sa composition qui a été bissé. Et le chœur de l'Union Dramatique couronne la soirée par un chant breton.

Notre voyage en Bretagne était terminé. Il nous a coûté que 25 cents. Beaucoup regretterions de ne l'avoir pas fait avec nous.

Madame Baillargeon, dont il est superflu de faire l'éloge comme musicienne, conduisait les chœurs, et le Prof. Herman, un pianiste très distingué, accompagnait le Prof. Morin.

Le R.P. Hamon part pour les îles St. Pierre et Miquelon. Il reviendra dans la belle saison nous faire faire un second voyage, mais en Normandie cette fois.

HONNEUR A UN COMPATRIOTE.

La Société d'Histoire Diplomatique de France vient d'offrir un diplôme de membre titulaire, à M. J. LeMoine, de Québec, premier président de la Société Royale du Canada, section Française, et correspondant à LA FEUILLE D'ÉRABLE.

Cette société, présidée par le Duc de Broglie, compte parmi ses membres de nombreuses illustrations françaises.

Mgr. Gravel, évêque de Nicolet, s'embarquera le 28 janvier avec son secrétaire, M. l'abbé Thibaudier, pour revenir au Canada.

A TRAVERS LA COLONIE CANADIENNE.

L'hon. M. Mercier est parti hier pour la Georgie. Il y restera probablement une couple de mois.

Mlle. Amanda Rodier, de Worcester, Mass., est en ce moment en visite chez sa sœur, Madame O. G. W. Rouleau, 173 Est 77e rue.

Nous lisons dans le *Moniteur Canadien*, de Shédiac, N. B.:

M. E. E. Comeau, tailleur de Digby, doit se rendre à New-York ces jours-ci pour suivre des maîtres de la mode dans la grande métropole, toute une série de leçons pratiques sur l'art de tailler les hardes. Il sera absent l'espace de deux mois. M. Comeau mérite le succès.

Étaient à New York cette semaine: l'hon. H. Mercier; l'hon. Arthur Turcotte, Trois-Rivières; Ernest Pacaud, directeur de l'Électeur, Québec; Paul de Cazes, Québec; J. E. Robidoux, M. P. P., Montréal; Achille Carrier, avocat, Québec; Joe Vincent, Montréal; M. L. Mercier, frère du premier ministre; M. Hébert, marchand, Montréal; M. l'abbé Louis Leduc, North Adams, Mass.

Lundi dernier, l'hon. M. Mercier, premier ministre de la province de Québec, invitait à dîner à l'hôtel Albermarle, Sa Grandeur Mgr. Grandin, M.M. les abbés F. Tétreau, E. O. Corriveau, Alfred Bélanger et Lebrun; M. le Dr. L. P. Fontaine, et Ernest Pacaud, directeur de l'Électeur. Un indiscret nous rapporte que l'hon. M. Mercier a fait un joli cadeau à Mgr. Grandin en cette occasion.

Nous apprenons avec plaisir que notre excellent ami, M. C. G. Lévesque viendra s'établir au centre de notre colonie, vers le 1er Mars prochain. M. Lévesque a loué le vaste magasin, 1338 3ème avenue entre les 76e et 77e rues, pour y faire le commerce de chaussures.

M. Lévesque s'est assuré les services de M. Joseph Labelle, un homme qui est sûr de lui amener bonne clientèle.

À l'église des Canadiens, dimanche dernier, Mgr. Grandin, évêque d'Alberta, a célébré une grande messe pontificale. Il était assisté de l'abbé Alfred Bélanger, C. V. S., comme prêtre assistant en chape; de MM. les abbés E. O. Cor-

iveau, comme diacre, et L. N. Gravel, comme sous diacre, et du Frère Champagne, C. S. V., comme maître de cérémonies. Au bas chœur on remarquait l'hon. H. Mercier, premier ministre de la province de Québec; l'hon. Arthur Turcotte; M. J. E. Robidoux, M. P. P.; M. Paul de Cazes, officier de l'instruction publique, Québec; M. L. Mercier, frère de l'honorable premier ministre; M. Ernest Pacaud, directeur de l'Électeur, Québec, MM. Hébert, marchand, et Joe Vincent de Montréal. Le chœur a chanté la messe du second ton harmonisé, avec beaucoup d'effet. Après la messe, il y a eu réception chez M. le curé, où Gabriel Dumont a été présenté au premier ministre et aux personnes qui l'accompagnaient.

1888 est année bissextile. Tous les quatre ans, il y a une année bissextile, chacun sait cela, mais ce que l'on ne connaît pas généralement, ce sont les raisons pour lesquelles on nomme ces années bissextiles. Chaque année la terre met 5 heures et 49 minutes de plus que 365 jours pour compléter sa révolution annuelle autour du soleil; de sorte qu'au bout de quatre ans, il y a un jour de retard, et que si, on ne le comptait pas, le calcul des mois serait, au bout d'un certain nombre d'années hors de rapport avec les saisons qui résultent de la situation de la terre relativement au soleil.

Nos jeunes compatriotes ne se sont pas mariés en aussi grand nombre pendant l'année qui vient de s'écouler que nous l'aurions désiré.

Espérons que l'année bissextile de 1888 va rétablir l'équilibre. Il y a une quantité de jeunes gens trop timides pour se résoudre à faire la *grand'demande*, cérémonial redoutable et redoutée de tous. Grâce au privilège reconnu au beau sexe, aux années bissextiles, de venir en aide aux timides, un grand nombre de ceux-ci pourront contracter des alliances ardemment désirées. C'est ce que nous leur souhaitons avec toutes les bénédictions usitées en pareil cas.

On nous écrit de Montréal:

Nous aurons notre carnaval comme par le passé. Il n'y aura pas de palais de glace, mais par contre l'ornementation de la ville sera beaucoup plus complète. Les rues ou passera la procession seront décorées comme un jour de Saint Jean Baptiste. Sur le carré Victoria, on parle d'ériger un arc qui représentera en miniature l'arc de triomphe l'Étoile. Tous les jours pendant les deux semaines, il y aura des jeux, tournois, feux d'artifice, représentations, etc.

LE PÉRAI.

Le pérai est un énorme poisson des Guyanes, d'une férocité, d'une audace et d'une glotonnerie sans borne. Sa gueule, toujours ouverte pour engloutir une proie, saisit, broie, avale, absorbe tout. La chair vivante ne suffit pas à sa voracité, et c'est avec une sorte de fureur qu'il dévore les cadavres putréfiés. C'est le requin des eaux douces.

Le tigre, le crocodile, la hyène, le vampire sont excellents pour leurs petits. Le pérai mange les siens. Son agilité égale sa vigueur et sa cruauté. C'est un trait sous les eaux. Il passe et il emporte un bras, un pied, une jambe. On est mutilé sans l'avoir vu.

Comme le requin, le pérai a une préférence marquée pour la chair humaine. Il rôde toujours autour des embarcations des fleuves, comme le squalo sinistre accompagne les navires où il flaire un mort.

Des drames se produisent fréquemment sur les bords des fleuves de la Guyane dont le pérai est l'épouvante et le fléau.

Un jour, une négresse de la Guyane française est occupée à laver du linge au bord d'une rivière. Près d'elle, sur le sable, joue son enfant, âgé de deux ans. L'enfant tombe à l'eau et, aussitôt, un énorme pérai le saisit dans sa gueule et disparaît. Le désespoir de la malheureuse mère se devine. C'est à peine si elle a eu le temps de jeter un cri.

Quelques minutes après, une jambe d'enfant, complètement détachée du tronc, monte et flotte à la surface de la rivière. Cette jambe, allant à la dérive, dit assez à la pauvre mère le sort de son petit.

Tout à coup, la négresse interrompt ses cris, et ses larmes ne coulent plus. Ne pouvant plus sauver son enfant, elle le vengera! Près d'elle est une barque où se trouvent de solides lameçons. Elle en prend un qu'elle attache au bout d'une longue corde et comme appât, elle a le courage de se servir de la jambe de son enfant, qu'elle vient d'attendre et qu'elle rejette dans la rivière, à l'endroit où le pérai a disparu. Puis, cachée derrière un buisson, la corde dans sa main crispée, le cou tendu, le regard fixe, elle guette, elle attend.

Elle attend près d'une heure. Alors apparaît à tête hideuse du pérai qui se dirige comme une flèche vers la petite jambe, bercée par les eaux. Le monstre ouvre sa gueule, la referme, est pris. Avec une violence prodigieuse il se débat, se tourne, se retourne, bondit, veut entraîner la corde. Mais de sa main de fer, la négresse enroule le câble autour d'un palmier et traîne le pérai sur le rivage.

La mère est souriante; elle tient le meurtrier de son petit, elle tient sa vengeance. Arrivée à sa hutte, traînant toujours le pérai et la jambe de son pauvre enfant:

—Voilà, dit-elle à son mari, le monstre qui a dévoré notre fils.

Et le meurtrier périt dans d'affreuses tortures, accablé de reproches et d'injures mêlées de sanglots. La mère était vengée.

DE TOUT UN PEU.

Le mot "étrennes" vient du nom de la déesse *Strenia*. Tadius, roi des Sabins, ayant reçu comme bon augure des branches coupées dans un bois consacré à cette déesse, autorisa cette coutume et l'on donna le nom de *Strenia* à ces présents offerts le premier jour de l'an.

Calino disait hier:

—La température varie tellement en ce moment, qu'on ne sait comment se vêtir en sortant de chez soi.

—Moi, répond Champoireau, je me suis fait faire un de ces paletots qui peuvent se retourner et se mettre à l'envers comme à l'endroit. J'ai fait garnir une face de drap léger et l'autre de fourrure. Comme cela, je ne suis jamais surpris par le froid ni par le chaud.

Il y a de cela quarante-quatre ans les Druses payens assiégeraient Maronite, petite ville catholique en Syrie, et menaçaient d'exterminer tous les habitants. Les Maronites étaient sur le point d'abandonner leur défense quand apparut sur les remparts une femme chrétienne, tenant en l'air un enfant de deux ans, et elle s'écria:

"Tant qu'il y aura un enfant baptisé au-dedans de ces murs, nous nous rendrons jamais!" Chose étrange, l'apparition et les paroles de cette femme produisirent un tel effet sur l'esprit superstitieux des Arabes qu'ils abandonnèrent le siège, et la petite ville fut sauvée. Il y a deux ans Léon XIII érigea un nouveau diocèse en Syrie, celui de Panée, anciennement Césarée de Philippe. L'évêque actuel de ce nouveau siège, Mgr. Jéraigiry, est le même enfant qui fut merveilleusement la cause par laquelle la petite ville de Maronite fut sauvée. Il a fait son cours classique en France.

Le *Scientific American* publie les remarques suivantes écrites par un de ses lecteurs qui a longtemps souffert de la dyspepsie, qui a employé tous les moyens qu'on lui avait suggérés pour se soulager et qui à la fin, s'est guéri par le procédé le plus simple. Écoutez-le:

"Le matin, l'estomac est tapissé d'une quantité considérable de mucons qui adhèrent aux parois. Si la nourriture y est alors introduite, le mucons tenace empêchera son contact avec la membrane gastrique et la sécrétion du jus gastrique n'aura pas lieu ou sera insuffisante. Un verre d'eau pris avant le déjeuner passe directement et d'une manière continue dans les petits intestins. Sur son passage, cette eau distend les membranes de l'estomac, les lave et enlève ainsi la plus grande partie du mucons qui les recouvrait; elle augmente leur capillarité, directement si elle est chaude, indirectement si elle est froide. Enfin l'eau, non seulement produit un lavage sur l'estomac, mais encore un travail d'excitation qui est un exercice salutaire. On doit prendre bien soin de ne point donner de l'eau froide quand la circulation soit locale, soit générale est assez faible pour rendre la réaction improbable; ainsi chez les vieillards ou les enfants en bas âge, dans le cas d'un trouble local, comme le catarrhe gastrique chronique. Alors, il faut prendre de l'eau chaude. Il est avantageux d'ajouter un peu de sel. La coutume de manger de la soupe au commencement du dîner n'a tenu partout avec tant de persistance que parce que l'expérience a démontré l'excellence de son action sur l'estomac qu'elle prépare à recevoir les autres aliments plus solides. Elle agit à la manière de l'eau chaude avec addition de sel, excite les membranes de l'estomac, et de plus, elle apporte sans effort son contingent de principes nutritifs.

Souscrivez à

LA FEUILLE D'ÉRABLE,

\$1 par an.

QUE CHACUN S'ABONNE A LA FEUILLE D'ÉRABLE, \$1 par an.

ON DEMANDE.—Dans les centres canadiens aux États Unis, des agents honnêtes et actifs, pour recueillir des abonnements à *La Feuille d'Érable*.



“La Feuille d'Érable.”

JOURNAL CANADIEN-FRANÇAIS.

PUBLIÉ LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE

LEON BOSSUE DIT LYONNAIS, DIRECTEUR
357 EST 78E RUE.

New York, 19 Janvier, 1888.

Nos Correspondants.

- Benjamin Sulte, Ottawa;
- Pamphile Lemay, Québec;
- Dr. Prosper Bender, Boston;
- Jas. M. LeMoine, Québec;
- Major Edmond Mallet, Washington;
- J. B. Caouette, Québec;
- Dr. Wineelas Dick, St. Agapit, P. Q.;
- L'abbé J. Cl. K. Laflamme, Québec;
- L'abbé A. Gingras, Ste. Claire, P. Q.;
- L'abbé Delamare, Jacksonville, Flor.;
- Edmond d'Avignon, Paris, France;
- Geo. M. Fairchild, jr., New York;
- J. U. Gregory, Québec;
- L. P. Sylvain, Ottawa;
- Faucher de Saint-Maurice, Québec;
- T. Sarony-Lambert, New York;
- A. N. Montpetit, Québec;
- Edmond Rousseau, Château-Richer;
- Nazaire LeVasseur, Québec;
- Dr. Omer Larue, Putnam, Conn.;
- Gaston P. Labat, Québec.

CHRONIQUE.

LA FEUILLE D'ÉRABLE n'est arrivée dans une jolie toilette rose—bien rédigée, nettement imprimée, et, quoique publiée à New York, toute parfumée des arômes de la patrie.

Chère FEUILLE D'ÉRABLE, je l'ai accueillie avec joie; car elle m'est une nouvelle preuve de la vitalité du sentiment national chez mes compatriotes fixés à l'étranger. Merci, bon petit journal, pour les consolations que tu m'apportes, et aussi bien que pour tes souhaits de bonne année. Puisse-tu toi-même voir nombre de bonnes années, et demeurer toujours pour tes lecteurs un écho vivant de la patrie absente! Puisse-tu contribuer à fortifier en eux les grands sentiments de religion et de patriotisme, à les unir, et à les conserver vrais canadiens-français, en même temps qu'honnêtes citoyens de leur pays d'adoption. C'est, il me semble, le meilleur souhait que je puisse te faire, en retour des tiens et de l'aimable honneur que tu me fais de me mettre au nombre de tes collaborateurs.

Vraiment, je suis en par trop bonne compagnie. C'est à me faire songer que j'ai fait des souhaits superflus. Avec pareille cohorte de plumes illustres dans la littérature canadienne, longue vie et succès sont parfaitement assurés à LA FEUILLE D'ÉRABLE.

Quant à moi, je ne serai pas, assurément, un écho du pays. A 600 lieues, l'écho serait inappréciable. Le serai-je au moins d'une autre contrée? Il faut bien le tenter: *Noblesse oblige*.

Présenter la feuille d'orange à LA FEUILLE D'ÉRABLE, et dire à ses lecteurs ce qui se passe au pays des fleurs—la Floride—ne sera peut-être pas hors de propos. Ce sera du moins du nouveau, car pendant que la nature, là-bas, au pays, dort ensevelie dans son épais manteau de neige, ici, elle se réveille au soleil du printemps; elle pousse de nouvelles tiges, de nouvelles feuilles, épanouit de nouvelles fleurs, pendant que les derniers fruits de la saison écoulée, achèvent de mûrir sur leurs rameaux.

Où, c'est le moment où la Floride étale avec pompe ses richesses et ses beautés. Et, pour charmer plus sûrement ses visiteurs, voilà qu'elle les a réunies toutes à Jacksonville, dans son exposition subtropicale dont on célèbre aujourd'hui l'ouverture solennelle.

Jacksonville est en liesse. Toute la population

—blanche et noire—est sur pied. Par les rues, circulent des cavaliers aux montures lancées à toute bride, des fantassins au pas régulier et monotone, des nègres paradant au son du banjo et des blancs à l'allure affairée. Les maisons décorées à profusion; les rues sont pavées, et mille drapeaux, aux couleurs de l'Union Américaine, flottent sur la ville au gré du vent. Le temps est un peu sombre; mais, on a confiance que la pluie ne viendra pas gâter si belle démonstration.

A une heure et demie, p. m., la procession s'organise: escouade de police, corps de gardes floridiens, carabiniers de l'Etat, 50 carrosses portant le gouverneur Perry, sa suite, l'orateur du jour, les membres du cabinet de l'Etat, les conseillers de ville, les membres du clergé de toute nuance, les autres officiers de la cité, chambre du commerce, brigade du feu, citoyens, s'alignent sur la rue Duval, en face de l'hôtel St. James, et la procession se déploie sur un espace de plus d'un demi mille. Puis à 2 heures elle se met en marche en ordre parfait. Elle défile par les rues Hogan, Bay, Market, Forsyth et Pine qui la conduit aux Bâtisses de l'Exposition. Au départ, une petite ondée éveille chez les intéressés—d'ordinaire nombreux en pareille circonstance—de craintes assez légitimes d'un orage; mais aussitôt le ciel se rassérène et l'on en est quitte pour la peur et un peu d'humidité.

Sur tout le parcours, la foule encombre les rues, pendant que des figures très variées s'épanouissent, chacune à sa manière, à toutes les fenêtres et sur les piazzas.

Figures très variées en effet, et dans la forme et dans la couleur! On peut en voir de toutes les teintes depuis le noir carbone jusqu'au blond le plus clair. C'est dire que Jacksonville, toujours, mais surtout en hiver, est tout à fait cosmopolite quand elle descend dans la rue.

Enfin il est temps d'entrer dans la principale bâtisse de l'Exposition, où se presse déjà une foule compacte.

Après les prières d'usage récitées du haut d'une estrade où l'on a bienveillamment mis des sièges à la disposition de tout le contenu des cinquante carrosses ci-haut mentionnés, quelques orateurs portent la parole.

L'ex-gouverneur Bloxham, surtout, est très-heureux dans ses remarques. Voix harmonieuse et vibrante, phrase vigoureuse et souvent poétique, beau geste, beaucoup d'entrain et de feu; voilà des qualités qui justifient l'admiration que l'on a, en Floride, pour M. Bloxham, et en font, dit-on, l'orateur le plus populaire de l'Etat.

Tel est le cas, si l'on en juge par les acclamations enthousiastes qui l'accueillent, et les applaudissements parfois frenétiques qui soulignent chacune de ses périodes.

Le gouverneur actuel Perry, pour être moins brillant, n'en est pas moins écouté. Chargé de faire la dédicace de l'Exposition, il l'a dédiée au progrès et au bien-être de toute la Floride.

Malheureusement la salle est trop vaste; grande partie des divers discours est perdue pour le plus grand nombre. De même la musique est peu goûtée, car l'orchestre est faible, et le bruit sec et multiple des pas sur le parquet couvre presque complètement le son des instruments.

Cependant, du haut de l'estrade, le coup d'œil est vraiment féérique. Dans cette vaste nef, richement pavée, et qui s'étend devant vous, s'étalent tous les produits des tropiques. Le bananier, le cocotier, le dattier, le citronnier, le camphrier, l'olivier, transplantés ici en pleine terre, entremêlent leurs feuillages et leurs fruits à ceux de l'orange et à la massive verdure du cactus géant. Des ananas couvrent le sol au pied des palmiers. Des fleurs de toute variété marient leurs couleurs à cette verdure de différentes teintes et prêtent à l'ensemble un air de fête et de splendeur inconnu à nos climats.

Au centre on a ménagé un magnifique jet d'eau orné de plantes sous-marines, d'éponges, de coraux et de coquillages variés. Il est alimenté par le puits artésien, creusé sur les terrains de l'Exposition, à une profondeur de 650 pieds, et qui abreuve Jacksonville d'une eau un peu souffrée, mais excellente.

Tout au fond de la bâtisse se drasse une co-

lossale statue de la Liberté, vêtue de coton, couronnée d'épis, tenant sous le bras une corne d'abondance, et contemplant à ses pieds un énorme amas de gerbes de riz, de maïs, de cannes à sucre, tous produits du comté d'Alachua qu'elle personnifie.

Ça et là, s'élèvent d'élégantes pagodes, de styles divers, construites par les comtés dont elles contiennent les exhibits. L'une d'elles attire particulièrement l'attention. C'est le département des échantillons de tabac, et ce produit y est bien représenté. Elle est supportée par un palmier gigantesque, planté à dessein en cet endroit, et sur lequel s'appuie la structure entière, toute composée de matériaux ayant rapport avec la culture ou la préparation du tabac. De larges feuilles de tabac forment la toiture décorée de cigares de toutes proportions. M. Ligo Myers, propriétaire de la manufacture de cigares “El Modelo,” en a la direction, et en fait les honneurs avec une grâce parfaite. Des employés y fabriquent actuellement des cigares que l'on expose, et que l'on fait gracieusement parfois goûter aux visiteurs.

Assez sur l'Exposition subtropicale pour aujourd'hui. J'y reviendrai plutôt à l'occasion. Il ne faut pas charger LA FEUILLE D'ÉRABLE d'un trop lourd fardeau, ni lasser ses lecteurs. Si l'on me reproche d'être déjà en faute sur ces points, je me retrancherai derrière ce distique du bon Lafontaine:

Si de leur agrée je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris,
l'abbé DELAMARE.
Jacksonville, 12 janvier 1888.

Les Canadiens aux États-Unis.

Il est rumeur qu'un nouveau journal canadien sera bientôt fondé à Détroit, Mich. M. C. Rousseau, ex-régistrateur du comté de Wayne, en sera peut-être l'éditeur et M. Téléphore St. Pierre l'un des rédacteurs.

Jedi dernier, M. l'abbé J. B. St. Onge, curé d'Albany, accompagné des principaux membres de la congrégation canadienne, se rendirent à la résidence de M. Ferdinand Bourret, 201 rue Phillip, et lui présentèrent une magnifique adresse à l'occasion du 44ième anniversaire de sa naissance. Cette adresse qui exprimait les plus beaux sentiments de respect, de reconnaissance et d'estime pour ce citoyen honorable, était accompagnée d'un magnifique fauteuil d'une grande valeur. M. Bourret répondit en termes émus à ses amis, et il leur offrit l'hospitalité. La soirée fut des plus agréables et on s'amusa à la bonne franquette jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Nous avons eu le plaisir de rencontrer hier un Canadien-Français qui a quitté le pays, il y a quelques vingt ans, pour aller chercher fortune aux États-Unis.

M. Urgel Jacques est de Verchères; après avoir lutté longtemps pour le pain quotidien, il est enfin arrivé à plus que *l'aurora mediocretas* d'Horace.

Il se trouve aujourd'hui à la tête d'une grande manufacture de meubles à Worcester, ville qui compte 80,000 âmes dont 8,000 canadiens-français.

Dans le cours de la conversation, il nous disait: “Pour arriver à se faire respecter des *Yankees*, il faut à un canadien-français sept courages et le double de persévérance.”

Outre sa manufacture, M. Jacques est un des entrepreneurs les plus importants de l'endroit. Ce qui est plus beau encore, il est resté un patriote et un catholique fervent. Il parle un français très pur après un si long séjour au milieu de races étrangères. Honneur à lui!

Nous souhaitons la même prospérité à tous nos compatriotes de là-bas pourvu qu'ils suivent l'exemple de M. Jacques.—*La Justice*.

NOUVELLES GÉNÉRALES DU CANADA.

Une dépêche adressée au *Star* donne comme à peu près certain la formation du cabinet suivant à Manitoba:

- M. Greenway, premier-ministre et trésorier provincial.
- M. Jones, ministre des travaux publics.
- M. Isaac Campbell, procureur général.
- M. Prendergast, secrétaire provincial.

Nous lisons dans la *Presse* de Montréal: Le *Mail* jette un nouveau cri d'alarme contre l'envahissement des Canadiens-Français dans la région nord de la province d'Ontario.

Il paraît que sur cinq ou six cents âmes, dont se compose la population de la ville de Sudbury, la

moitié, au moins, est canadienne-française et catholique.

Le journal ontarien ajoute que les Canadiens-Français prennent rapidement possession de la région traversée par le chemin de fer du Pacifique, dans la vallée de la rivière Ottawa, et que les envahisseurs implantent avec eux les institutions de la province de Québec.

Puis le *Mail* s'écrie qu'il est évident que dans le nord d'Ontario comme dans les comtés de Prescott, Russell, Stormont, Glengarry et dans un ou deux cantons de Simcoe, le français est enseigné dans les écoles, comme langue principale, en violation de la loi des écoles d'Ontario qui veut que dans les écoles publiques, subventionnées par le trésor provincial, l'anglais soit seul enseigné comme principale langue.

Le *Mail* a peur que le français soit parlé et enseigné dans les écoles d'Ontario. Mais on enseigne bien l'anglais dans les collèges de la province de Québec, et loin de s'en plaindre, les Canadiens-Français n'hésitent pas à s'en louer. Il est utile pour nous de parler l'anglais comme il serait utile aux Anglais de savoir le français.

En Angleterre et aux États-Unis, on enseigne le français dans les écoles, tandis que dans la province d'Ontario le *Mail* voudrait bannir la langue française et les Canadiens-Français. Les prétentions du *Mail* ne peuvent qu'encourir la désapprobation de nos concitoyens d'origine anglaise.

EN PASSANT.

On pourra patiner dans le Central Park demain.

M. Edgar Dalbec, a joué avec grand brio une fantaisie caprice sur le violon à la messe dimanche dernier.

Les œufs rapportent actuellement jusqu'à une piastre la douzaine à Edmondton, Territoire du Nord Ouest.

Madame Moses Grimm, de Rondout, N. Y., ayant, lundi soir, entendu hurler un chien, dit à sa fille: “Mon heure a sonné.” Une heure après elle était morte. Elle était en bonne santé, mais très superstitieuse.

Madame T. Baillargeon, annonce sur notre quatrième page qu'elle prendra des élèves pour leur enseigner le piano, l'orgue et la vocalisation. Madame Baillargeon a étudié sous les meilleurs maîtres et elle est bien propre à former de bons musiciens.

On nous télégraphie de Halifax, N. E., que le lieutenant Lostford Woolerich, âgé de vingt cinq ans, s'est pendu dans un hôtel à Sydney, hier matin. Ce malheureux était autrefois à l'emploi de Lord & Taylor, Grand street, les marchands de nouveautés de cette ville, et était connu de bon nombre de canadiens. Il y a trois ans, il fit la campagne du Nord-Ouest contre Riel, et à son retour s'engagea dans le bataillon d'Halifax. On attribue à des peines de cœur la cause de son suicide.

Lundi dernier, M. L. A. Laurencelle, a célébré ses “noces de bois.” Sa famille et bon nombre de ses amis s'étaient réunis pour lui présenter ainsi qu'à Madame Laurencelle, les souhaits d'usage, et les cadeaux, tous en bois, qui d'ordinaire en marque l'événement. L'accueil a été si sincère qu'on n'a laissé la table qu'à trois heures du matin. Chant, discours, récitation, musique, verbiage, histoire... oh! là! là! j'en suis encore étourdi. Chacun s'est promis d'y être encore dans cinq ans aux “noces de ferblanc.” Nous y serons certainement, si d'ici à ce temps-là, on ne nous fait embarquer dans la barque à Caron.

Échos d'Europe.

Au cours d'un sermon à la cathédrale de Rouen le prédicateur a voulu établir un dialogue entre Dieu qu'il personnifiait, et le diable. Les fidèles ont sifflé le prêtre et chanté la *Marseillaise*, *En revenant de la revue*. Plusieurs arrestations ont été opérées, mais il n'y a pas été possible de faire évacuer la cathédrale.

Le président de la République Française et sa femme continuent à se rendre populaires. Mue. Carnot aime beaucoup la société. Elle parle couramment l'anglais et l'italien et son langage est séduisant. M. Carnot n'est pas un homme faible. Il prend lentement une décision mais lorsque son opinion est formée il serait bien difficile de lui faire changer d'avis. Le président a toujours cru en son étoile. Même à l'école il était persuadé qu'il arriverait très haut. On raconte qu'ayant eu une querelle sérieuse avec l'un de ses camarades il dit, après que l'affaire fut arrangée, qu'il valait mieux que l'entente fût rétablie parce qu'il eût été obligé autrement de garder rancune à l'homme lorsque lui (Carnot) serait arrivé à une haute situation. Tous les enfants de l'école se moquèrent de lui et ne l'appelaient plus que monsieur le ministre.

LES PILULES.

Eh bien, Paul n'était pas encore corrigé,
C'était un gourmand enragé.
Avec précaution, il vit un jour sa mère
Puiser dans une botte, et d'un air de mystère
Au fond de son armoire avec soin la glisser.

Petit Paul se mit à penser :
"C'est bien étrange!

Je voudrais bien savoir ce que ma mère mange."
Et sa mère sortie, il se dit : "Je vais voir."

Il ouvre aussitôt le tiroir,

Puis la botte : "Oh ! oh ! les ravissantes bulles,
C'est comme de l'argent. Quels bonbons sont-ce
Ils en prit deux qu'il avala. [à ?]"

Malheureux, c'étaient des pilules!

L'aventure le corrigea.

Il sentit qu'ici-bas tout n'est pas friandise.

La pilule qui le purgea,

Le purgea de la gourmandise.

RATISSONNE.

Le Froid et ses Victimes.

Il est probable qu'on ne saura jamais le nombre exact des victimes qu'ont faites les derniers froids et les derniers ouragans dans l'Ouest et le Nord-Ouest. Chaque jour on découvre de nouveaux cadavres dans la neige; le nombre des morts connus jusqu'à présent est de plus de deux cents, et la liste funèbre grossit d'heure en heure.

Dans le comté de Custer (Nebraska), quinze personnes ont été tuées par l'ouragan et, dans le comté de Turner trente et un enfants fréquentant les écoles publiques ont disparu. Il est à peu près certain que tous ces petits malheureux sont morts de froid et gisent sous la neige! A Neligh, le chef-lieu du comté d'Antelope, une institutrice et huit de ses élèves ont péri. Enfin près de Manchester, dans le comté de Delaware (Iowa), les deux fils d'un riche éleveur nommé Byron Cleveland, âgés respectivement de quinze et dix-sept ans, conduisaient un troupeau de quatre-vingt-dix vaches à l'abreuvoir, situé à un mille environ de la ferme, lorsqu'ils ont été surpris par l'ouragan. Les deux jeunes gens et toutes les vaches ont péri.

Par bonheur la température s'est beaucoup radoucie dans tout le Nord-Ouest, et, aux derniers avis, l'endroit où il faisait le plus froid était Lacrosse (Wisconsin), où le thermomètre marquait encore 16 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro.

Un jeune homme du nom de Plante et disant venir du comté de Mississiquoi, se rendait l'autre jour à la gare de St. Albans, Vt., pour visiter la cour du chemin de fer, lorsqu'il rencontra un nègre qui défiait tout le monde de colleter avec lui et de le renverser. Plante releva le défi, et les deux antagonistes s'enlacèrent étroitement. Les athlètes s'étreignaient de toute la force de leurs muscles d'acier. Enfin le noir fut renversé. Mais se relevant aussitôt et furieux d'avoir été vaincu, il se rua comme un enragé sur le canadien, qui le repoussa d'un coup de pied habilement appliqué.

Informé de ce qui se passait, le vieux Pitre le nègre, qui est surnommé depuis longtemps le champion de St. Albans, accourut au secours de son fils et il s'élança tête baissée sur le jeune Plante pour lui défoncer la poitrine. Il n'en eut pas le temps cependant, car avant qu'il eut atteint son adversaire, il tomba foudroyé d'un coup de pied. On s'empressa autour de lui et l'on s'aperçut alors qu'il était mort.

Le Secret de la Confession.

M. Ernest Daudet, prenant texte de certains articles publiés dans divers journaux sur le clergé à notre époque, écrit dans le *Moniteur Universel* que "le mauvais prêtre est l'exception," il ajoute :

J'en ai connu un. Il s'appelait..... mais, je ne le nommerai pas. Il y a quelques années, il était souvent question de lui; on le voyait au théâtre, aux courses, mêlé au Paris qui s'amuse. Il appartenait à la publicité. Depuis il a disparu peu à peu; il passe inaperçu, a cessé de chercher le bruit. Je ne me reconnais pas le droit de troubler sa retraite en l'arrachant à l'oubli. Il ne doit compte après tout qu'à sa conscience de son égarement, et je n'en veux parler que pour dire comment j'ai constaté que dans le prêtre, même défrôqué, le prêtre demeure toujours.

Je tenais à le voir de près. Une femme éminente par l'esprit, qui a su grouper autour d'elle des hommes appartenant à l'élite sociale, me fournit l'occasion que je cherchais. Elle se le

fit présenter et l'invita à dîner. Nous étions en tout cinq convives, lui, que, entre nous, nous appelions l'abbé, Emile de Girardin, le général Loizillon qui commande aujourd'hui la cavalerie de notre colonie algérienne, un financier connu, et moi.

Extérieurement, notre personnage n'avait rien gardé du prêtre. Élégant, beau parleur, gentleman jusqu'au bout de ses ongles finement taillés, les doigts chargés de bagues dont les pierres avaient la blancheur de ses belles mains de prélat, portant avec aisance la cravate blanche et le frac, de fins parfums sur sa moustache et sur ses favoris d'une ardente couleur d'or, il semblait ne se préoccuper que de séduire ses auditeurs.

A peine à table, provoqué par la tristesse de la maison, il prit la parole et il n'y en eut guère que pour lui. Il nous parla de sa vie mondaine, de ses plaisirs, de ses habitudes avec la liberté d'un beau viveur. Mais alors se produisit ce singulier phénomène, que tous, également obsédés par le souvenir de ce qu'il avait été naguère, nous nous sentimes gênés peu à peu par son langage. Jusqu'à la fin du dîner, ce malaise ne fit que s'accroître. En revenant au salon, Girardin, qui pourtant n'avait rien d'un dévot, le traduisit à la maîtresse de la maison qui l'avait subi comme nous. Il lui dit à voix basse.

Décidément, c'est pénible, on ne peut oublier que cet homme a été revêtu d'un caractère religieux, que ces doigts ont été consacrés par une onction sainte, qu'il a reçu en confession des confidences d'âmes pieuses, qu'il a administré des mourants, et, malgré tout, c'est choquant de le voir tel que le voilà. Il a été prêtre, il l'est toujours *in æternum*.

Cependant notre abbé s'était approché de l'un de nous qui le regardait rêveur.

—A quoi pensez-vous, demanda-t-il.

—Je pense, lui répondit-on, que vous avez entendu des femmes en confession, qu'il en est peut-être qui, croyant s'adresser à un homme de Dieu, vous ont confié quelque secret d'où dépend leur honneur, le repos de leur vie, et que, si l'une d'elles entrainait ici tout à coup, et vous rencontrait si différent de ce que vous étiez quand elle vous fit ses aveux, elle serait singulièrement surprise et alarmée en vous sachant maître de ses secrets alors que vous êtes délié de la promesse de les taire.

A ces mots, l'abbé devint grave, et malgré lui, se retrouva prêtre.

—Je n'en suis pas délié, s'écria-t-il.

Et plus doucement, il ajouta :

—Il ne s'est jamais trouvé personne pour trahir le secret de la confession.

Après ses mots il tomba dans le silence, sa gaieté un peu fanfaronne, s'était éteinte et il ne tarda pas à se retirer. Je suis resté convaincu qu'à cette minute la vision du passé lui était apparue et que le souvenir de ses engagements méconnus saisissant sa pensée, il s'était rappelé l'indélicatesse de son caractère sacerdotal. Une minute, le prêtre avait reparu en lui.

Réunion générale des membres fondateurs de l'Institut Canadien de New York, dimanche, le 22 courant, dans le sous-bassement de l'église. Les dames et les messieurs qui sont membres sont priés d'être présents. On y fera l'élection des officiers pour l'année courante. Les personnes qui veulent devenir membres pourront se faire présenter dimanche en donnant leur nom à quelques uns des membres fondateurs et accompagner leur demande d'admission du prix d'entrée.

AVIS.

Nous devons prévenir tous ceux qui ont reçu *La Feuille d'Érable* l'an dernier, que leur abonnement est échu au 1er janvier, et qu'il faudra payer de suite pour la recevoir davantage. Voilà ce qui explique pourquoi ceux qui n'ont pas encore payés, ne l'ont pas reçue.

Envoyez de suite le prix de la souscription, \$1, en argent canadien ou américain, ou même en timbres de la poste. Il n'est pas absolument nécessaire de faire enregistrer les lettres.

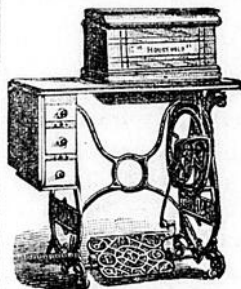
Annonces Nouvelles.

Piano, Orgue et Chant.

Mme. T. BAILLARGEON,
191 EST 76^e RUE.

MADAME T. BAILLARGEON, demande des élèves pour leur enseigner le piano, l'orgue et la vocalisation. Prix modérés. Elle enseignera aux classes à raison de vingt-cinq cents la leçon. S'adresser pour tout autre renseignement à

MADAME T. BAILLARGEON.



Examinez la célèbre machine à coudre

"HOUSEHOLD"

la seule pouvant coudre du plus fin au plus gros, et vous n'en achèterez pas d'autre; vendue à raison de \$3 par mois, et le nouveau système Cabinet, pouvant servir de bureau à écrire, de table à jeu et de planche à tailler pour couturières, meuble joli et utile, à cinq dollars par mois. On reprend les vieilles machines neuves au comptant depuis \$25. Machines d'occasion aux plus bas prix. Satisfaction garantie ou l'argent est retourné. Seule maison de langue française à New York.

EMILE JAMES, 44 Clinton Place, entre University Place et Cinquième Avenue. Au même bureau, vente et achat de fonds de commerce et assurances contre l'incendie.

PIERRE DUFRESNE,

Salles de Billards, de Pool, de Cartes
et Jeux de Quilles.

412 WASHINGTON STREET,

Entre les 10^e et 11^e rues. HOBOKEN, N. J.

CHAS. E. GOULET, Commis.

LES ATELIERS TYPOGRAPHIQUES

DU JOURNAL HEBDOMADAIRE

La Feuille d'Érable

SONT MAINTENANT POURVUS D'UN

Matériel d'Imprimerie très Complet,

ET L'ADMINISTRATION S'OFFRE D'EXÉCUTER TOUS LES

Travaux Typographiques

QU'ON VOUDRA BIEN LUI CONFIER.

A des Prix les plus Avantageux!

IMPRESSIONS

De Luxe et pour le Commerce,

EN LANGUES

Française, Anglaise, Allemande, Espagnole,
Italienne et Tchèque.

ON S'OCCUPE AUSSI

DE TRADUCTIONS et CORRECTION D'ÉPREUVES

Gravure, Lithographie et Reliure.

Les ordres reçus par la malle recevront une attention immédiate. Les Sociétés Nationales voudront bien consulter nos prix. Satisfaction garantie.

Adressez:

Léon Bossue dit Lyonnais,

357 EAST 78th STREET, NEW YORK CITY.

ANNONCES FRANÇAISES.



PHARMACIE FRANÇAISE.

F. L. CUNZ,

1356 Troisième Avenue,

Coin de la 77^e rue.

Lorsque vous aurez une prescription à faire remplir, je vous invite à venir me voir. Malgré la réduction déjà opérée dans le prix de tous les articles que j'offre en vente, j'ai décidé de vendre encore à meilleur compte aux familles pauvres. Je suis à la disposition de mes clients le jour comme la nuit. Les prescriptions dont la préparation demandera plus de dix minutes, seront portées à domicile. Venez avec vos amis; tous vous serez servis avec promptitude, soin et prudence.

LOUIS KOTRBATY,

HORLOGER et BIJOUTIER FRANÇAIS

1428, Première Ave.

Grand assortiment de toutes sortes de Bijoux, Montres Suisses et Américaines, Pendules Françaises, Régulateurs et Clocks Américaines. Toutes les réparations sont bien exécutées, promptement faites et garanties.

HUETTE

CORDONNIER

64 BOWERY

Une porte de Canal St. New York

Chaussures depuis \$3 en montant.

REPARATION DE SEMELLES ET TALONS \$1.25

ANNONCES ANGLAISES.

A. BOURRET,

BOARDING & SALE STABLE

138 & 140 EAST 25TH STREET,

Bet. Third & Lexington Avenues. NEW YORK.

COACH AND SADDLE HORSES A SPECIALTY.

JOHN BOUSQUET,

MASON AND BUILDER,

1451 First Avenue,

NEW YORK CITY.



J. GALARNEAU,

DEALER IN

CHOICE GROCERIES,

TEAS, COFFEES, SPICES, ETC.,

ALL FRUITS AND VEGETABLES IN SEASON,

1531 Broadway, Brooklyn.

L. A. LAURENCELLE,

DEALER IN

TWINES OF ALL DESCRIPTION

ROPE, MANILLA, TISSUE, WAXED,

AND BOGUS PAPER.

Paper Bags & Flour Sacks.

195 GREENWICH ST.,
NEW YORK CITY.

1873 GRIP! 1888

CANADA'S COMIC JOURNAL!

ANNOUNCEMENT FOR THE COMING YEAR.

GRIP IS NOW SO WELL KNOWN AS TO REQUIRE very little of either description or praise. It is

THE ONLY CARTOON PAPER IN CANADA,

Only \$2 a Year. Single Copies, 5 Cents.

Address the GRIP PRINTING & PUBLISHING COMPANY, 26 and 28 Front Street West, Toronto. New subscribers sending \$2, will receive the paper by mail.

SPECIAL PREMIUM OFFER!

All subscribers to GRIP, new or old, are entitled to a copy of the magnificent lithograph "Conservative Leaders," or the companion plate, "Liberal Leaders," shortly to be published, on payment of 5 cents for postage.